

Continuum de Simon Barry
Almost human de J.H. Wyman
Intelligence de Michael Seitzman

Elaine Després

Number 254, Fall 2015

La galaxie cybernétique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79871ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Després, E. (2015). *Continuum* de Simon Barry / *Almost human* de J.H. Wyman / *Intelligence* de Michael Seitzman. *Spirale*, (254), 34–37.

LA CYBERNÉTIQUE, LA LOI ET L'ORDRE

PAR ELAINE DESPRÉS

CONTINUUM

de Simon Barry

Canada, 2012-2015, 36 épisodes (plus 6 à venir)

ALMOST HUMAN

de J. H. Wyman

États-Unis, 2013, 13 épisodes

INTELLIGENCE

de Michael Seitzman

États-Unis, 2014, 13 épisodes

Pour Norbert Wiener, la libre circulation de l'information mène à une société plus égalitaire et moins contrôlée par « ces hommes [qui] préfèrent une organisation dans laquelle tout ordre vient d'en haut et où aucun ordre n'y revient. » (*Cybernétique et société*) Internet représente une avancée dans la diffusion de l'information et ses apports démocratiques sont indéniables, mais qu'en est-il des organisations gouvernementales qui accumulent massivement des données (*big data*) sur leurs citoyens, avec la complicité des fournisseurs d'internet ? Sommes-nous devant les bases d'une utopie sécuritaire ou d'une dystopie répressive ? L'ère de l'omnisurveillance serait-elle un simple fantasme hooverien, qui ne saurait donner les résultats espérés (la sécurité) pour toutes les raisons évoquées par Edward Snowden ? Pour Wiener, « la contrainte qu'exige l'existence même de la collectivité et de l'État doit être exercée de façon à n'entraîner aucune atteinte inutile à la liberté. » Si l'espionnage à tout vent représente un problème éthique majeur par son atteinte aux libertés individuelles, un problème technique émerge également : l'impossibilité de générer du sens (et d'agir) à partir d'une surabondance de données. Dans les termes de Wiener, le rapport entre la quantité

de sécurité et d'information ne peut être que non linéaire, le double d'information ne signifiant en rien le double de sécurité. De plus, « ce que l'on doit considérer, ce n'est pas la quantité d'information envoyée, mais la quantité suffisante d'information que l'on peut recevoir à travers un appareil de communication et une "mémoire" pour servir de "déclat" à l'action », puisque chaque relais de la communication ne peut retenir que l'information qu'il est en mesure de traiter, le surplus étant perdu dans le système.

NE DEVRIONS-NOUS PAS CRAINdre D'AVANTAGE ENCORE LA SITUATION INVERSE : LE POUVOIR QUE L'ACCÈS À CETTE MASSE DE DONNÉES POURRAIT DONNER AUX CORPORATIONS SUR LE SYSTÈME JUDICIAIRE ?

Depuis quelques années, a émergé à la télévision un sous-genre qui met en scène ces questionnements : la science-fiction policière, dont on pourrait trouver les origines dans le roman d'Isaac Asimov *Les cavernes d'acier* (1954). Or, ce type d'hybridité générique peut faire apparaître certaines contradictions idéologiques : alors que la science-fiction critique souvent les diverses formes de contrôle social, le récit policier – du moins dans les séries télévisées contemporaines, qui s'apparentent davantage au très conservateur récit à énigme qu'au roman noir à la morale plus ambiguë – se situe plutôt du côté de la loi et l'ordre. Les œuvres hybrides se retrouvent donc dans une position idéologique ambiguë qui se reflète dans

leur mise en scène de la surveillance et de son utilisation par les forces publiques. La toute-puissance des réseaux d'information et de ceux qui y ont accès pour traquer les criminels est le thème de plusieurs séries depuis 2000 telles que *Jake 2.0* (2003), *Chuck* (2007-2012) ou *Person of Interest* (2011-), mais abordons plus précisément trois séries canado-américaines récentes : *Almost Human* (2013), *Intelligence* (2014) et *Continuum* (2012-2015).

Le futur en série

Intelligence, créée par Michael Seitzman, raconte l'histoire de Gabriel Vaughn (Josh Holloway), un soldat à qui l'on implante dans le cerveau une puce expérimentale (projet Clockwork), faisant de lui le premier agent cyborg au service du U. S. Cyber Command. Gabriel demeure profondément humain, mais l'association de la puce et de son cerveau lui permet d'accéder en temps réel à toutes les informations disponibles sur le réseau (*information grid*). Il peut ainsi reconstruire virtuellement des scènes entières grâce à la combinaison de multiples prises de vue, de sources d'informations complémentaires (cartes d'identification, données GPS, etc.) et d'extrapolations. Ces données forment des rendus cybernétiques (*cyber-render*) qui s'apparentent à de la réalité augmentée. Gabriel et son équipe résolvent toutes sortes de crimes liés à la sécurité nationale, allant de l'épidémie au terrorisme, en passant par les nanorobots, le piratage informatique, les espions dormants iraniens, la corruption et les enlèvements.

Bien que cette série comporte plusieurs défauts, notamment un patriotisme un peu simpliste et une propension parfois agaçante au militarisme, ce qui la rend intéressante réside surtout dans sa réflexion sur la représentation virtuelle et visuelle de l'information, mais aussi sur l'identité et l'hybridité de l'homme-machine. Le projet Clockwork vise à asservir les machines aux hommes, et non l'inverse, dans une utopie bien wienérienne, mais il n'en demeure pas moins que la trame de la plupart des épisodes est justement de tester cette limite. Par exemple, dans l'épisode « Athens », Gabriel est contrôlé par des terroristes lorsqu'une im-

pulsion électromagnétique efface sa mémoire et réorganise sa compréhension des informations qui affluent sans contexte. C'est un appel à ses émotions humaines, qui ne seraient pas d'ordre mémoriel, qui permet finalement de lui rendre la mémoire.

De son côté, *Continuum*, une série canadienne de Simon Barry, relate les aventures de Kiera Cameron (Rachel Nichols), une jeune policière qui, en 2077, se retrouve projetée à notre époque au cours de l'exécution ratée d'un groupe de terroristes anti-corporation. Le rapport controversé à la surveillance, et en particulier à son utilisation par un corps policier privatisé, est beaucoup plus problématisé que dans les deux autres séries, surtout dans les deuxième et troisième saisons, alors que l'héroïne prend très progressivement conscience des scories de son monde (absence de liberté individuelle, corruption, intérêts privés, inégalités sociales, etc.). Monde qui n'est, bien sûr, qu'une version hyperbolique du nôtre. Tout au long de la série, deux points de vue opposés provenant du futur nous sont présentés : celui de la policière et celui des terroristes qu'elle poursuit dans le temps et l'espace. *Continuum* peut sembler très manichéenne et corporatiste dans ses débuts, ne serait-ce qu'en raison du procédé d'identification simple à l'héroïne, mais graduellement certains terroristes sont individualisés et humanisés. Le monde du futur, d'abord idéalisé, nous est alors montré sous un jour de plus en plus sombre et les opinions de Kiera, tout comme ses actions d'ailleurs, apparaissent souvent discutables. Comme dans *Intelligence*, un des aspects les plus intéressants de la série est le rapport de la policière à l'information et aux machines à communiquer qui l'entourent. Elle possède une combinaison intelligente, véritable prothèse épidermique qui lui sert d'armure, d'arme, d'organe sensoriel et d'outil de communication. Tout comme Gabriel Vaughn, Kiera a également une puce implantée dans la tête qui enregistre tout ce qu'elle voit et lui donne accès en temps réel à un réseau d'information apparemment infini, lui permettant, par exemple, d'identifier immédiatement un criminel rencontré au hasard dans le métro, du moins tant qu'elle évolue à son époque. Lorsqu'elle est envoyée dans

CES SÉRIES METTENT NÉANMOINS EN SCÈNE UN DES FONDEMENTS DE LA THÉORIE DE WIENER : LA CRÉATION D'ÎLOTS D'ENTROPIE NÉGATIVE GRÂCE À L'INFORMATION.

notre présent, sa puce ne peut plus accéder au réseau, qui n'existe pas encore, et elle se retrouve partiellement coupée du monde, sans information pour agir, du moins jusqu'à ce qu'Alec Sadler (Erik Knudsen), jeune génie informatique, se manifeste dans sa radio interne sur une fréquence qu'il vient de découvrir. Il assistera ainsi le travail de la policière tout au long de la série en lui murmurant à l'oreille de l'information acquise grâce à ses talents de pirate. La variation dans la capacité d'agir de Kiera entre 2077 et 2012 établit ainsi un rapport différent à l'information disponible, mais surtout à la façon d'y accéder. En 2012, l'information demeure parcellaire et disséminée dans de multiples systèmes, accessible seulement à de rares génies capables de l'agréger et de la transmettre vocalement, alors qu'en 2077, on assiste à la réalisation du fantasme absolu (et illusoire) de la NSA : une interface cerveau-machine qui donne accès par la simple pensée à une infinité d'informations ordonnées et pertinentes. La série est ainsi surtout efficace lorsqu'elle permet de réfléchir à ces questions bien d'actualité : comment est récoltée l'information sur les citoyens ? Qui en contrôle le flux ? Si nous craignons l'utilisation par les forces de l'ordre des données amassées par les compagnies de télécommunication, ne devrions-nous pas craindre davantage encore la situation inverse : le pouvoir que l'accès à cette masse de données pourrait donner aux corporations sur le système judiciaire ?

Finalement, *Almost Human*, créée par J. H. Wyman, est sans doute la meilleure série des trois, notamment grâce à son utilisation d'un

humour qui fait mouche et à la relation complexe entre les deux personnages principaux. Située en 2048, elle suit le travail d'un policier, John Kennex (Karl Urban), et son coéquipier androïde, Dorian (Michael Ealy), alors que les développements technologiques alimentent la criminalité et poussent les forces de l'ordre à instaurer des équipes mixtes humain-robot. Après l'échec d'androïdes trop humains (donc imprévisibles), les ingénieurs ont créé une nouvelle génération (MX) incapable de sentiments, mais surtout de jugement dans son traitement de l'information. Les MX relèvent davantage de la simple interface robotisée que du sujet ; or, la plupart des policiers semblent néanmoins leur déléguer leur autorité, une pente dangereuse insuffisamment abordée dans la série. Mais lorsque Kennex sort du coma, il apparaît rapidement que sa forte personnalité est incompatible avec la froide efficacité des nouveaux MX. On réactive alors Dorian, un ancien modèle qui avait été jugé émotionnellement instable, qui deviendra un ami fidèle et un coéquipier. Celui-ci a les mêmes capacités de communication et de traitement de l'information que ses pairs plus récents, mais sa sensibilité, qui apparaît régulièrement supérieure à celle de Kennex (par exemple dans son rapport aux enfants), lui permet d'adapter les modalités de son action aux circonstances et de comprendre l'inefficacité, voire la nuisance, d'une surabondance d'informations. Ainsi, Kennex apprend, contrairement au MX, que celles-ci doivent être hiérarchisées et certaines mises de côté. On le constate dans les enquêtes – lorsqu'un MX se perd en conjectures à partir d'hypothèses trop improbables et que Dorian trouve instinctivement la solution, dans l'épisode « Arrhythmia » – ou dans les relations interpersonnelles – lorsque Kennex lui fait comprendre qu'il n'apprécie pas d'avoir été inscrit sur un site de rencontres après que Dorian a constaté la température élevée de ses testicules (trop d'informations !), dans « Skin ». Dans *Almost Human*, la différence entre l'humain et le robot réside dans le fait que le premier ne peut (ou ne veut) traiter qu'une quantité limitée d'information et que pour le second une telle limite n'a pas de sens, ou du moins doit être apprise.

Les données massives et l'entropie

Toutes ces séries, on peut le constater, évoquent un « super-réseau » parfaitement structuré, aucunement limité, dans lequel il est possible de trouver la bonne information à tout moment et accessible seulement aux forces policières (et à quelques pirates). Si le fait d'utiliser la cybernétique au service de la loi et l'ordre peut sembler contraire à l'utopie de la communication en restreignant la liberté au profit d'une sécurité (illusoire), ces séries mettent néanmoins en scène un des fondements de la théorie de Wiener : la création d'îlots d'entropie négative grâce à l'information. Les policiers parviennent bel et bien, du moins pour un temps, à contrôler le chaos en ayant recours à une source illimitée d'informations. Or, dans la réalité, celle-ci ne peut être à la fois sans limites et de qualité, sans compter les problèmes d'accès et d'interprétation (comme en témoignait déjà en 2002 le film *Minority Report*) qu'elle pose. La question demeure : ces séries ont-elles une valeur entropique positive ou négative ?

Dans les trois cas, les scénaristes utilisent les concepts de la cybernétique et les avancées technologiques imaginés par Wiener, mais ils les détournent pour proposer ce que le mathématicien craint tant : une hiérarchisation du contrôle, une société « *de gendarmes et de voleurs* » qui abandonne ses principes de liberté pour la sécurité théorique du plus grand nombre. Mais si ce monde des communications infiniment efficaces demeure utopique, le rapport que ces séries établissent entre l'humain et la machine se révèle, lui, tout à fait wienerien. La technologie n'y est jamais dés-humanisante, au contraire, l'humain reste au cœur du dispositif : « *il nous faudra modifier maints détails de notre façon de vivre lorsque nous entrerons en rapport avec les machines nouvelles. Celles-ci n'en dépendent pas moins dans nos évaluations de la juste appréciation et de l'utilisation des hommes en tant qu'hommes et non pas en tant que substitués de second ordre aux machines futures.* » ■

SPIRALE VINTAGE



Surveillez la parution prochaine, sur notre site web, d'articles publiés dans les premiers numéros du magazine *Spirale* à la fin des années 1970 et au début des années 1980.

magazine-spirale.com